L'ALOUETTE

Assez souvent je priais mes petits élèves de chanter ensemble. Un jour, au milieu de leurs voix plutôt ternes, j'en distinguai une, claire, frémissante, étonnamment juste. Je fis cesser le groupe pour laisser Nil continuer seul. La ravissante voix et de quel prix pour moi qui n'eus jamais beaucoup d'oreille pour la musique!

Dès lors je demandai:

— Donne le ton, veux-tu, Nil?

Il le donnait sans se faire prier ni s'enorgueillir, enfant né pour chanter comme d'autres pour faire la moue.

Partait alors à sa remorque ma volée de passereaux que Nil entraînait tant bien que mal et, avant longtemps, plutôt bien que mal, car, outre son brillant talent, il possédait celui de paraître en donner aux autres. On écoutait Nil chanter et on se croyait tous capables de chanter.

L'heure du chant dans ma classe m'attira l'envie des maîtresses des classes avoisinantes.

— Que se passe-t-il? Tous les jours, à présent, de ta classe, c'est un concert.

Il n'y avait rien à comprendre puisque je n'avais guère jusque-là brillé comme maîtresse de chant.

Notre vieil inspecteur des écoles, au cours de sa visite, en fut tout stupéfait.

— Comment se fait-il! Vos élèves chantent mille fois mieux que ceux des années passées!

Puis il cessa de me guetter pour me demander plutôt de faire chanter encore une fois mes enfants, et la

première chose que je sus, il était parti au loin d'une rêverie heureuse où il ne paraissait même plus se souvenir qu'il était inspecteur des écoles.

Peu après cette visite, je reçus celle de notre Principal qui me dit d'un ton un peu narquois:

— Il paraît que vos élèves cette année chantent à ravir. Je serais curieux d'entendre ces anges musiciens. Les feriez-vous chanter pour moi?

Notre Principal était un homme de petite taille, mais que grandissait passablement sa huppe de cheveux dorés, dressés haut, à la Thiers. Sa tenue, qui était celle de nos Frères enseignants à l'époque, en imposait aussi: une redingote noire, un plastron bien blanc.

Je fis avancer mes élèves en un groupe compact, Nil, l'un des plus petits, presque caché au milieu. Je lui fis un signe bref. Il donna le ton juste assez haut pour être entendu de ses voisins. Un fil qui aurait vibré harmonieusement quelque part! Et le chœur s'enleva avec un si bel entrain, dans un tel unisson que je me disais le Principal aussi n'y verra que du feu.

En tout cas, l'air narquois s'effaça vite de son visage. Au lieu de quoi, je vis apparaître chez lui aussi, à ma grande surprise, une expression de rêve heureux comme s'il avait perdu de vue qu'il était un directeur toujours occupé à diriger son école.

Les mains au dos, il balançait un peu la tête au rythme du chant et continua un moment encore, après qu'il fut terminé, à l'écouter de mémoire.

Mais lui avait repéré la voix captivante. Il fit sortir Nil du rang, le considéra longuement d'un regard attentif, lui tapota la joue.

Il me dit comme je le reconduisais à la porte:

— Voilà donc qu'avec vos trente-huit moineaux, vous avez hérité cette année d'une alouette des champs.

Connaissez-vous cet oiseau? Qu'il chante, et il n'y a pas de cœur qui ne se sente allégé!

J'étais encore trop jeune moi-même, je suppose, pour comprendre ce qu'est un cœur allégé. Pourtant, bientôt, j'en eus quelque idée.

Cette journée-là avait fort mal commencé, sous une battante pluie d'automne, les enfants arrivant enrhumés, mouillés, grognons, avec d'énormes pieds boueux qui eurent vite transformé en une sorte d'écurie ma salle de classe que j'aimais brillante de propreté. Si j'allais ramasser une galette à peu près intacte de terre noire, deux ou trois enfants le faisaient exprès pour en écraser et disperser d'autres, du bout du pied, dans les allées, tout en me guettant d'un air sournois. Je ne reconnaissais plus mes élèves dans ces petits rebelles pour un rien prêts à se dresser contre moi, pas plus qu'eux peut-être ne reconnaissaient en moi leur maîtresse bien-aimée de la veille. Que se passait-il donc alors pour nous transformer presque en ennemis?

Certaines de nos compagnes parmi les plus expérimentées mettaient en cause les moments qui précèdent l'orage, les nerfs délicats des enfants subissant mal la tension atmosphérique; ou encore les journées qui suivent un long congé. Les enfants ayant repris goût à la liberté, le retour à l'école leur fait tout l'effet d'une rentrée en geôle, ils n'obéissent plus en rien, d'autant plus agités, remuants et impossibles qu'ils sentent bien dans le fond, les pauvres petits, que leur révolte contre le monde adulte n'a aucune chance d'aboutir jamais.

Je faisais à mon tour l'expérience d'une de ces journées détestables, la maîtresse ne semblant être à l'école que pour sévir, les enfants pour plier, et toute la tristesse du monde s'installe alors dans ce lieu qui peut

être si gai à d'autres heures.

Le mauvais temps persistant, au lieu d'aller passer au grand air cet excès de nervosité, nous avons dû prendre la récréation dans le gymnase du sous-sol, les pieds résonnant dur sur le terrazzo. Les enfants se querellèrent pour des riens. J'eus à soigner des lèvres fendues, des nez qui saignaient.

Puis, tout juste revenus des lavabos, les enfants quittaient leur pupitre à tour de rôle pour venir me demander la permission d'y redescendre. Impossible de continuer ma leçon dans ce va-et-vient! Un enfant partait, un autre revenait, la porte s'ouvrait, un courant d'air soulevait les cahiers, on les repêchait couverts de boue, la porte claquait, un autre enfant partait. Tout d'un coup, n'en pouvant plus, je dis "non, c'est assez, il y a tout de même des limites". Or, sans que j'eusse réfléchi, comme par un fait exprès, mon "non" tomba sur le petit Charlie, doux enfant sans malice que sa mère purgeait deux ou trois fois par année au soufre apprêté à la mélasse. Retourné à sa place, Charlie ne put longtemps se retenir. L'odeur le dénonça à ses voisins, petits monstres qui firent mine d'être scandalisés et me crièrent de leur place comme si ce n'était pas assez évident: "Charlie a fait dans sa culotte." Je dus écrire en hâte une lettre pour sa mère que je savais vindicative, pendant que Charlie, à mon pupitre, attendait, les jambes écartées, pleurnichant de honte.

Je n'eus pas longtemps à attendre les suites, Charlie parti depuis une demi-heure, le Principal montra la tête dans le haut vitré de la porte, me faisant signe qu'il avait à me parler. C'était déjà mauvais quand il nous demandait dans le corridor. La mère de Charlie, m'apprit-il, venait de téléphoner. Elle était si furieuse qu'il avait eu de la peine à la dissuader de me poursuivre en justice.

A beau rire qui veut, cela se voyait des parents prêts à traduire en justice une maîtresse pour moins encore, et pour ma part j'étais accusée d'avoir contraint la mère de Charlie à relaver le linge de celui-ci, tout remis au propre la veille justement.

Je tentai de présenter les faits à ma manière, mais le Principal me fit sévèrement observer que mieux valait laisser aller toute une classe pour rien aux lavabos qu'en priver un enfant qui en avait besoin.

Etait-ce parce que j'avais honte de moi-même, j'essayai de faire honte aux enfants pour s'être montrés depuis le matin sous leur plus mauvais jour. Ils n'en parurent pas du tout contrits; bien au contraire, ils eurent l'air contents d'eux-mêmes, la plupart.

J'allai m'asseoir, totalement découragée. Et l'avenir s'en vint se jeter sur moi pour me peindre mes années à venir toutes pareilles à aujourd'hui. Je me voyais dans vingt ans, dans trente ans, à la même place toujours, usée par la tâche, l'image même de mes compagnes les plus "vieilles" que je trouvais tellement à plaindre, si bien qu'à travers elles je me trouvai aussi à plaindre. Il va sans dire, les enfants profitaient de mon abattement pour courir les uns après les autres dans les allées et augmenter encore le charivari. Mes yeux tombèrent sur le petit Nil. Presque tous les enfants déchaînés, lui, à sa place, essayait de se concentrer sur son dessin. Hors chanter, ce qui l'intéressait le plus, c'était de dessiner la même cabane toujours, entourée de curieux animaux, les poules aussi hautes que les vaches.

Je l'appelai, je pense, comme au secours.

— Nil, viens donc!

Il arriva à la course. C'était un drôle de petit bonhomme et toujours drôlement accoutré. Aujourd'hui, des bretelles d'homme à peine raccourcies soutenaient un

pantalon trop large dont la fourche lui arrivait aux genoux. Ses bottes devaient être également trop grandes, car je les avais entendues claquer comme il accourait. Avec sa touffe de cheveux filasse, sa tête carrée, plate au sommet, il avait tout l'air d'un bon petit koulak décidé à s'instruire. En fait, lorsqu'il ne chantait pas, il était le dernier de la classe que l'on aurait pu prendre pour une alouette.

Il se pencha sur moi avec affection.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Te parler. Dis-moi, qui t'a enseigné à si bien chanter?

— Ma mère.

Je l'avais aperçue une fois à la distribution des bulletins: un doux sourire gêné, de hautes pommettes comme celles de Nil, un beau regard profond sous le fichu de tête très blanc, une ombre timide partie comme elle était venue, en silence, car savait-elle seulement plus que quelques mots hors sa langue ukrainienne?

— Elle t'enseigne donc en ukrainien?

— Bien oui!

— Tu en connais beaucoup de chants ukrainiens?

— Des centaines!

— Tant que ça?

— Bien, en tout cas, pour sûr, dix . . . douze . . .

— Tu nous en chanterais un?

— Lequel?

— Celui que tu voudras.

Alors il se campa comme pour résister à du vent, les pieds écartés, la tête projetée en arrière, le regard déjà vif, se transformant sous mes yeux infiniment plus que j'avais pu le voir jusqu'à cette fois-ci — la première où il chanta à l'école dans la langue de sa mère —, petit rustique devenu un possédé de musique. Le corps se ba-

lançait à un rythme enlevant, les épaules se soulevaient, les yeux lançaient des flammes et un sourire écartait de temps en temps les lèvres un peu charnues, cependant que de sa main levée il paraissait nous indiquer au loin dans un geste gracieux quelque joli spectacle, et l'on ne pouvait que suivre le geste et tenter de voir aussi ce qui le mettait en joie. Je ne savais ce qui était le mieux: l'écouter les yeux fermés pour goûter sans être distraite cette délicieuse voix; ou le regarder faire, si vivant, si enjoué, qu'il semblait près de s'élever du sol.

Quand prit fin l'aimable chant, nous étions dans un autre monde. Les enfants d'eux-mêmes avaient peu à peu regagné leur place. La classe était dans une paix rare. Moi-même je ne désespérais plus de mon avenir. Le chant de Nil avait retourné mon cœur comme un gant. J'étais à présent confiante en la vie. Je demandai à Nil:

— Sais-tu au moins de quoi il est question dans ton chant?

— Bien sûr.

— Tu saurais nous l'expliquer?

Il se lança dans son histoire:

— Il y a un arbre. C'est un cerisier en fleur. Au pays d'où vient ma mère c'en est tout plein. Ce cerisier, il est au milieu d'un champ. Autour, dansent des jeunes filles. Elles attendent leurs amoureux qui vont venir.

— Quelle jolie histoire!

— Oui, mais elle va être triste, fit Nil, car il y a un des amoureux qui a été tué à la guerre.

— C'est dommage.

— Non, dit Nil, car ça va donner une chance à celui qui aime en secret et qui est le bon.

— Ah, tant mieux! Mais où donc ta mère a-t-elle appris ces chants?

— Dans le pays, avant d'émigrer, quand elle était une petite fille. Maintenant, elle dit que c'est tout ce qui nous reste de l'Ukraine.

— Et elle se hâte de les faire passer dans ta petite tête pour les garder à ton tour?

Il me considéra gravement, pour être bien sûr de comprendre ce que je disais, puis me sourit affectueusement.

— J'en perdrai pas un seul, dit-il, et demanda: Veux-tu que je t'en chante un autre?

Maman, voici près de trois mois, s'était fracturé une hanche. Elle avait été longtemps immobilisée dans un corset de plâtre. Le docteur le lui avait enfin enlevé et affirmait que maman marcherait si elle persévérait dans l'effort. Elle s'y livrait tous les jours, mais ne parvenait pas à faire avancer sa jambe malade. Depuis une semaine ou deux, je la voyais perdre espoir. Je la surprenais, dans son fauteuil près de la fenêtre, à regarder le dehors avec une expression de déchirant regret. Je la morigénais pour ne pas lui laisser croire que j'avais peur pour elle. Si vive, si active, si indépendante de caractère, que serait sa vie si elle devait rester infirme? L'effroi que j'avais éprouvé un jour de devoir rester toute ma vie enchaînée à ma tâche d'institutrice me permettait d'entrevoir ce que pouvait être son sentiment à la perspective de ne plus quitter sa place de prisonnière, à la fenêtre.

Un jour j'eus l'idée de lui emmener Nil pour la distraire, car elle trouvait le temps "long à périr".

— Viendrais-tu, Nil, chanter pour ma mère à moi qui a perdu toutes ses chansons?

Il avait une façon d'acquiescer, sans dire mot, en plaçant sa petite main dans la mienne comme pour si-

gnifier: "Tu sais bien que j'irais avec toi jusqu'au bout du monde . . ." qui m'allait droit au cœur.

En cours de route, je lui expliquai que maman était bien plus vieille que sa mère et que c'était difficile à l'âge qu'elle avait de retrouver la confiance perdue, et encore aujourd'hui je me demande ce qui avait pu me pousser à donner de telles explications à un enfant de six ans et demi. Pourtant, il les écoutait dans le plus grand sérieux, en cherchant de toutes ses forces ce que je pouvais bien attendre de lui.

Quand maman, qui avait sommeillé, ouvrit les yeux et aperçut auprès d'elle ce petit bonhomme à bretelles, elle dut penser qu'il était un de mes petits pauvres comme je lui en avais tant de fois emmené pour qu'elle leur fît un manteau ou leur en arrangeât un à leur taille, car elle me dit avec un peu d'amertume, triste surtout, je pense, de n'être plus en état de rendre service:

— Voyons, tu sais bien que je ne peux me remettre à coudre, à moins que ce ne soit de légères retouches à la main.

— Il ne s'agit pas de cela. C'est une surprise. Ecoute!

Je fis signe à Nil. Il se campa devant maman comme pour prendre pied dans du vent et se lança dans la gaie chanson du cerisier. Son corps se balançait, ses yeux pétillaient, un sourire vint sur ses lèvres, sa petite main se leva et parut désigner au loin de cette chambre de malade une route? une plaine? ou quelque pays ouvert qui donnait envie de le connaître.

Quand il eut fini, il considéra maman qui ne disait mot et lui dérobait son regard. Il proposa:

— T'en veux-tu encore une de mes chansons?

Maman, comme de loin, acquiesça de la tête, sans

montrer son visage qu'elle continuait à cacher derrière sa main.

Nil chanta une autre chanson, et, cette fois, maman redressa la tête, elle regarda l'enfant souriant et, avec son aide, partit elle aussi, prit son envol, survola la vie par le rêve.

Ce soir-là elle me demanda de lui apporter une solide chaise de cuisine à haut dossier et de l'aider à se mettre debout devant cette chaise qui lui servirait d'appui.

Je lui fis remarquer que la chaise en glissant pourrait l'entraîner à tomber. Elle me fit donc déposer sur le siège un gros dictionnaire très lourd pour rendre la chaise plus stable.

C'est avec cette curieuse "marchette" de son invention que maman dès lors reprit ses exercices. Des semaines encore passèrent. Je ne voyais toujours pas de changement. Je me décourageais tout à fait. Maman aussi sans doute, car elle ne semblait plus faire d'efforts... Ce que je ne savais pas, c'est qu'ayant saisi qu'elle était sur le point de réussir elle avait décidé de continuer ses exercices en cachette de moi afin de me faire une surprise. Pour une surprise, c'en fut une! Je me sentais ce soir-là dans le plus morne abattement lorsque, de sa chambre, je l'entendis s'écrier:

— Je marche! Je marche!

J'accourus. Maman, tout en poussant la chaise, avançait à petits pas mécaniques comme ceux d'une poupée au ressort bien remonté et elle n'arrêtait pas de jeter son cri de triomphe:

— Tu vois! Je marche!

Bien sûr, je ne dis pas que Nil fit un miracle. Mais est-ce qu'il ne souffla pas au bon moment sur la foi vacillante de ma mère?

Quoi qu'il en soit, cette expérience me donna le goût d'en tenter une autre.

L'année précédente, j'avais accompagné, un soir, une de mes compagnes avec un groupe de ses élèves qui interprétèrent une petite pièce de théâtre devant les vieillards d'un hospice de notre ville.

De toutes les prisons que l'être humain se forge pour lui-même ou qu'il a à subir, aucune, encore aujourd'hui, ne me paraît aussi intolérable que celle où l'enferme la vieillesse. Je m'étais juré de ne plus jamais remettre les pieds dans cet endroit qui m'avait si profondément bouleversée. Mais il faut croire qu'en un an j'avais dû accomplir quelque progrès en compassion, car voici que j'eus en tête le projet d'emmener Nil là-bas. Lui seul me semblait devoir être capable de réconforter les vieillards que j'avais vus emmurés à l'hospice.

J'en parlai au Principal qui réfléchit longuement et me dit que l'idée avait du bon . . . beaucoup de bon . . . mais qu'il me faudrait tout d'abord obtenir l'autorisation de la mère.

Je m'appliquai à rédiger une lettre pour la mère de Nil dans laquelle je lui disais en substance que les chants emportés par elle d'Ukraine et transmis à son fils semblaient exercer sur les gens d'ici une action bienfaisante, comme peut-être ils l'avaient fait sur ses gens à elle . . . aidant à vivre . . . En conséquence, me prêterait-elle Nil pour une soirée qui se terminerait un peu tard?

Je lus la lettre à Nil en lui demandant de bien se la graver dans la tête, car il aurait à la lire chez lui et à en faire la traduction exacte à sa mère. Il écouta très attentivement et, aussitôt que j'eus terminé, me demanda si je voulais l'entendre me la répéter mot pour mot,

pour m'assurer qu'il l'avait bien toute dans la tête, et je lui dis que ce n'était pas nécessaire, que j'avais confiance dans sa mémoire.

Le lendemain, Nil m'apporta la réponse sur un bout de papier découpé dans un sac d'épicerie. Elle était conçue en style télégraphique:

"Prêtons Nil aux vieux."

C'était signé en lettres qui ressemblaient à de la broderie:

Paraskovia Galaïda.

— Que ta mère a donc un beau nom! dis-je à Nil en m'efforçant de le lire correctement.

Et il me pouffa au nez à m'entendre le prononcer si mal.

L'hospice possédait sa propre petite salle de spectacle avec une estrade élevée de deux marches qu'une herse de jeux de lumière éclairait en douce, l'isolant en quelque sorte de la salle.

Pris dans un faisceau de lumière dorée, Nil était ravissant à voir avec ses cheveux couleur paille et la blouse ukrainienne à col brodé que lui avait fait mettre sa mère. Pour ma part je regrettai cependant un peu mon petit bonhomme à bretelles. Sur son visage à hautes pommettes éclatait déjà la joie de chanter. D'où je me tenais pour lui souffler au besoin que faire, je pouvais voir la salle aussi bien que la scène, et c'était là, on aurait pu penser, que se jouait le spectacle de la vie qui dit son dernier mot.

Au premier rang, un vieil homme agité de tremblements convulsifs était comme un pommier que l'on aurait secoué et secoué alors que depuis longtemps il avait rendu tous ses fruits. On entendait quelque part siffler une respiration ainsi que du vent pris au piège

d'un arbre creux. Un autre vieillard courait après son souffle dans une angoisse mortelle. Il y avait vers le milieu de la salle un demi-paralysé dont le regard vivant dans un visage inerte était d'une lucidité insoutenable. Une pauvre femme n'était plus qu'une énorme masse de chair gonflée. Et sans doute y avait-il des indemnes, si de n'être qu'irrémédiablement fripés, ridés, rétrécis, érodés par quelque procédé d'une inimaginable férocité, représentait ici la bonne fortune. Où donc la vieillesse est-elle le plus atroce? Quand on y est comme ces gens de l'hospice? Ou vue du lointain, depuis la tendre jeunesse qui voudrait mourir à ce spectacle?

Alors jaillit dans cette fin de jour, comme du brillant matin de la vie, la claire voix rayonnante de Nil. Il chanta le cerisier en fleur, la ronde des amoureuses dans la prairie, l'attente des cœurs jeunes. D'un geste charmant de naturel, souvent il levait la main et montrait une route à suivre... ou quelque horizon, qu'à voir briller ses yeux, on imaginait lumineux. A un moment ses lèvres s'ouvrirent en un si contagieux sourire qu'il sauta la rampe et s'imprima, doux et frais comme il était, sur les vieux visages. Il chanta l'aventure de Petriouchka pris dans ses propres manigances. Il chanta un chant que je ne lui avais pas encore entendu rendre, un doux chant mélancolique où il était question du Dniepr qui coule et coule, emportant vers la mer rires et soupirs, regrets et espoirs, et à la fin tout devient même flot.

Je ne reconnaissais plus les vieillards. Au soir sombre de leur vie les atteignait encore cette clarté du matin. Le vieil homme agité parvint à suspendre pendant quelques secondes ses tremblements pour mieux écouter. L'œil du paralytique se reposa d'errer, de chercher, d'appeler au secours, orienté de manière à voir Nil du

mieux possible. Celui qui courait après son souffle sembla le retenir de ses deux mains serrées sur sa poitrine en un geste de merveilleux répit. Ils avaient l'air heureux maintenant, tous suspendus aux lèvres de Nil. Et le spectacle tragique de la salle se terminait en une espèce de parodie, les vieillards s'agitant comme des enfants, les uns prêts à rire, les autres à pleurer, parce qu'ils retrouvaient si vivement en eux la trace de ce qui était perdu.

Alors je me dis que c'était trop cruel à la fin et que jamais plus je n'emmènerais Nil chanter pour rappeler l'espoir.

Comment, sans publicité aucune, la renommée de mon petit guérisseur des maux de la vie se répandit-elle, je serais en peine de le dire, pourtant bientôt on me le réclamait de toutes parts.

Un jour, par le haut vitré de la porte, le Principal me fit signe qu'il avait à me parler.

— Cette fois, me dit-il, un hôpital psychiatrique nous demande notre petite alouette d'Ukraine. C'est grave et exige réflexion.

Oui, c'était grave, cependant encore une fois et comme en dehors de ma volonté, ma résolution était prise. Si Paraskovia Galaïda me donnait son consentement, j'irais avec Nil chez les "fous" comme on les appelait alors.

Elle me l'accorda sans peine. Je me demande si elle s'inquiétait seulement de savoir où nous allions, sans doute aussi confiante en moi que l'était Nil.

Chez les malades mentaux aussi il y avait une salle de spectacle avec une estrade, mais sans herse ni feux de rampe pour séparer quelque peu ce côté-ci de celui-là. Tout baignait dans la même lumière égale et terne.

Si le monde de la vieillesse, à l'hospice, avait pu me faire penser au dernier acte d'une pièce qui s'achève tragiquement, ici j'eus l'impression d'un épilogue mimé par des ombres au-delà d'une sorte de mort.

Les malades étaient assis en rangs dociles, apathiques la plupart, les yeux mornes, se tournant les pouces ou se mâchouillant les lèvres.

Nil fit son entrée sur l'étroite plate-forme de la scène. Un courant de surprise se manifesta dans la salle. Déjà même quelques malades s'agitèrent à l'apparition merveilleuse que constituait ici un enfant. L'un d'eux, tout surexcité, le désignait du doigt dans une sorte d'effarement joyeux, comme pour se faire confirmer par d'autres ce que ses yeux voyaient sans pouvoir y croire.

Nil se campa, les pieds écartés, une mèche sur le front et, cette fois, les mains aux hanches, car il allait commencer par *Kalinka* que sa mère venait de lui apprendre et dont il rendait le rythme endiablé avec une fougue adorable.

Dès les premières notes s'établit un silence tel celui d'une forêt qui se recueille pour entendre un oiseau quelque part sur une branche éloignée.

Nil se balançait, il était possédé d'un entrain irrésistible, tantôt esquissait un geste doux, tantôt frappait ses mains avec emportement. Les malades en bloc suivaient ses mouvements. Ils étaient dans le ravissement. Et toujours ce silence comme d'adoration.

Kalinka terminé, Nil expliqua en quelques mots, ainsi que je le lui avais appris, le sens de la chanson suivante. Il fit tout cela avec le plus grand naturel sans plus s'en faire que s'il eût été à l'école parmi ses compagnons. Puis il bondit de nouveau dans la musique comme si jamais il ne se rassasierait de chanter.

A présent, les malades haletaient doucement com-

me une seule grande bête malheureuse dans l'ombre qui aurait pressenti sa mise en liberté.

Nil passait d'un chant à l'autre, un triste, un gai. Il chantait sans voir les fous plus qu'il n'avait vu les vieux, la maladie, le chagrin, les tourments du corps et de l'âme. Il chantait le doux pays perdu de sa mère qu'elle lui avait donné à garder, sa prairie, ses arbres, un cavalier seul s'avançant au loin dans la plaine. Il termina par ce geste de la main dont je ne pouvais me lasser, qui indiquait toujours comme une route heureuse au bout de ce monde, cependant que du talon il frappait le plancher.

Aussitôt, je crus que les malades allaient se jeter sur lui. Les plus proches cherchèrent à l'atteindre quand il descendit de la petite estrade. Ceux d'en arrière bousculaient les premiers rangs pour arriver aussi à le toucher. Une malade l'attrapa par le bras, elle l'attira un moment sur sa poitrine. Une autre le lui arracha pour l'embrasser. Ils voulaient tous s'emparer de l'enfant merveilleux, le saisir vivant, à tout prix l'empêcher de partir.

Lui qui avait soulagé sans l'avoir reconnue tant de tristesse, il prit peur à la vue du terrible bonheur qu'il avait déchaîné. Ses yeux pleins de frayeur m'appelèrent au secours. Un garde le dégagea doucement de l'étreinte d'une malade qui sanglotait:

— Enfant, petit rossignol, reste ici, reste avec nous.

Au milieu de la salle une autre pleurait et le réclamait:

— C'est mon petit garçon qu'on m'a volé, il y a longtemps. Rendez-le-moi. Rendez-moi ma vie.

Je le reçus tout tremblant dans mes bras.

— Allons, c'est fini! Tu les as rendus trop heureux, voilà tout, trop heureux!

Nous sommes descendus du taxi pour continuer jusque chez Nil. Il semblait avoir oublié la pénible scène de l'hôpital et ne fut bientôt plus qu'au souci de me guider, car, aussitôt que nous eûmes quitté le trottoir, je ne savais plus, pour ma part, où poser le pied.

On était au début de mai. Il avait plu très fort pendant plusieurs jours et les champs à travers lesquels me conduisait Nil n'étaient que boue avec, de place en place, des touffes basses d'arbrisseaux épineux auxquels s'accrochaient mes vêtements. Je devinais plutôt que je ne voyais cet étrange paysage, car il n'y avait plus de lampes de rue là où nous allions. Ni même à proprement parler de chemin. Tout juste une sorte de vague sentier où la boue tassée formait un fond un peu plus ferme qu'ailleurs. Il serpentait de cabane en cabane dont les fenêtres faiblement éclairées nous guidaient quelque peu. Nil toutefois ne semblait en avoir aucunement besoin, se dirigeant dans cette pénombre avec la sûreté d'un chat, sans même se mouiller, car il sautait avec aisance d'une motte à peu près sèche à une autre. Puis nous étions sur les bords d'une étendue de boue molle qui dégorgeait de l'eau comme une éponge. Pour la traverser, des planches jetées çà et là formaient un trottoir en zigzag, parfois interrompu. L'écart entre elles était d'ailleurs toujours plus grand que celui d'une enjambée. Nil le franchissait d'un bond, puis se retournait et me tendait la main en m'encourageant à prendre mon élan. Il était tout au bonheur de m'emmener chez lui, et il n'y avait sûrement pas de place chez cet enfant joyeux pour le sentiment que je puisse le trouver à plaindre de vivre dans cette zone de déshérités. Il est vrai que sous le haut ciel plein d'étoiles, avec ses cabanes le dos à la ville, tournées vers la prairie que l'on pressentait vaste et libre, ce bidonville exerçait un curieux attrait. Par bouf-

fées nous arrivait toutefois une odeur fétide qui en gâtait le souffle printanier. Je demandai à Nil d'où elle provenait, et d'abord, tant il y était habitué, je suppose, il ne comprit pas de quelle odeur je parlais. Après coup, il pointa l'index derrière nous vers une longue masse sombre qui barrait l'horizon.

— L'abattoir, dit-il, ça doit être l'abattoir qui pue.

Nous avions maintenant traversé la mare boueuse, et il était dit que j'irais ce soir de surprise en surprise, car l'odeur déplaisante subitement laissa place à celle toute simple et bonne de la terre trempée. Puis m'arriva un parfum de fleur. Nous approchions de chez Nil, et c'était la puissante odeur d'une jacinthe, dans son pot, dehors, près de la porte, qui luttait à force presque égale contre les derniers relents de l'abattoir. Quelques pas encore, et elle régnait. De même, d'un étang proche, monta un chant de grenouilles triomphant.

Paraskovia Galaïda avait dû guetter notre venue. Elle sortit à la course d'une cabane sans doute faite elle aussi de vieux bouts de planches et de rebuts; à la lueur d'un croissant de lune qui filtra entre des nuages, elle me parut cependant d'une singulière blancheur, propre et douce comme si on venait de la passer au lait de chaux. Elle était au milieu d'un enclos. Une barrière le fermait, qui n'était rien d'autre, autant que je pus en juger, qu'un montant de lit en fer tournant sur des gonds fixés à un poteau. On les entendit crier quand Paraskovia Galaïda ouvrit précipitamment la barrière pour nous accueillir dans le clos parfumé. L'éclairage singulier de cette nuit révéla que tout ici était rigoureusement propre, jusqu'à la peu banale barrière, elle aussi blanchie au lait de chaux.

Paraskovia me saisit les mains et allant à reculons m'entraîna vers la maison. Devant, il y avait un fruste

banc de bois. Elle m'y fit asseoir, entre Nil et elle-même. Aussitôt, sortant de l'ombre, le chat de la maison sauta sur le dossier du banc où il s'assit à l'étroit, pour faire partie de notre groupe, la tête entre nos épaules et ronronnant.

Je tentai, par l'intermédiaire de Nil, d'exprimer à Paraskovia Galaïda quelque chose de la joie que les chants de son petit garçon avaient apporté à tant de gens déjà, et elle, à travers lui, chercha à me dire ses remerciements pour je ne compris pas trop quoi au juste. Bientôt nous avons renoncé à épancher nos sentiments à l'aide de mots, écoutant plutôt la nuit.

Il me sembla alors saisir un signe de Paraskovia Galaïda à Nil. Les lèvres closes, elle lui donna le ton un peu comme lui-même le donnait à l'école. Une délicate vibration musicale de la gorge fila un moment. Puis leurs voix partirent, l'une un peu hésitante tout d'abord, mais vite entraînée par la plus sûre. Alors elles montèrent et s'accordèrent en plein vol dans un chant étrangement beau qui était celui de la vie vécue et de la vie du rêve.

Sous le ciel immense, il prenait le cœur, le tournait et retournait, comme l'aurait fait une main, avant de le lâcher, pour un instant, avec ménagement, à l'air libre.